

Jeudi 6 décembre 2007
Espace L'Harmattan
21 bis rue des Écoles - 75005 Paris
Présentation du livre Anton Pavlovitch Tchekhov
Portraits de femmes
par Françoise Darnal-Lesné

J'aimerais tout d'abord vous dire merci pour votre présence ce soir.
Je voudrais tout autant remercier les Editions L'Harmattan pour la publication de mon livre.

Pour quelles raisons m'être attachée au seul personnage féminin, est la questions que vous pouvez vous poser, bien évidemment ? Au-delà de tout ce que je pouvais attendre de russité élégiaque, j'ai découvert Sonia. Lorsque la jeune Sonia supplie Vania, son oncle, de croire « *qu'un jour il verra le ciel tout en diamants* », j'ai ressenti une première et intense émotion face à cette jeune femme habitée par la grâce, exaltée de certitude métaphysique et auréolée de beauté poétique.

Il en a été de même à la relecture de *La mouette*. Lorsque Nina prend soudain son destin en main et affronte un avenir incertain, j'ai eu l'intuition, voire la conviction que Tchekhov donnait à ses personnages féminins un potentiel d'évolution peu commun.

Dans les carnets de Tchekhov, j'ai trouvé une phrase qui a nourri réflexion : « *Quand on rencontre une femme dans la rue, on est envahi par la terreur !* » Force m'a été alors de reconnaître que très souvent les portraits de femmes tchékhoviens inspirent la terreur et la pitié, fondements de la tragédie selon la *Poétique* d'Aristote - ces deux termes sont récurrents dans les textes.

J'ai constaté qu'au début du segment de vie qui nous est donné à lire, la femme tchékhovienne reste dans l'ombre des autres, c'est vrai, mais surtout d'elle-même, puis qu'elle somatise son malaise existentiel dans des crises d'hystérie ou de morbidité, maladies nerveuses que l'on guérit encore à cette époque en Russie avec des gouttes de valériane.

J'ai aussi observé que le discours des narrateurs des récits n'expriment aucune pitié, ni d'indulgence amusée et encore moins un quelconque attendrissement à l'égard de ces jeunes femmes.

Ils les montrent victimes d'un milieu, d'une époque certes mais ne leur enlèvent pas pour autant toute responsabilité. Qui plus est, en les décrivant de l'intérieur, ils n'hésitent pas à mettre en avant tout ce par quoi elles sont complices de leur malheur : la lâcheté, la démission, le manque d'étoffe ou une secrète complaisance à l'égard de leur médiocrité, l'envie de rester dans le monde des illusions. La jeune Sonia n'échappe pas à ce schéma car pendant un temps très long - jusqu'au début de l'acte III -, elle préfère ne pas savoir, rester dans le monde des illusions : « *Non, l'incertitude, c'est mieux... On garde tout de même un espoir...* »

Ces êtres brisés qui sont nombreux dans l'œuvre, peuvent donner raison à tous ceux pour qui Tchekhov est un « tueur d'espoirs », un fabricant « d'êtres malchanceux », un homme « indifférent au bien et au mal » dont l'œuvre se résume à « une palissade de planches grises en face des chênes puissants que sont Tolstoï et Dostoïevski ».

Rien n'est anodin dans l'écriture de Tchekhov, pas une seule virgule, pas un seul point, un seul mot ne sont laissés au hasard. Tout est signe.

L'analyse sémiotique des textes, l'étude de leur structure, la comparaison du lexique femme/homme, des noms de familles et des prénoms, du nombre de mots employés par les femmes et par les hommes, des aspects des verbes a été très féconde.

Les notions de bas et de haut, d'ici et de là bas, de dedans vers le dehors et enfin de dehors vers le dedans pour trouver la liberté intérieure, ont été fondamentales pour la compréhension du personnage féminin. L'axiologie des textes, d'une rigueur implacable, organise en effet l'architecture entière de l'œuvre et devient sa référence quand il s'agit des femmes. Il en résulte que les déplacements des personnages féminins ont toujours une valeur symbolique, qui, derrière les descentes et les ascensions témoignent de la descente ou de l'ascension spirituelle. Ils ont permis d'asseoir la cohérence de mon intuition initiale.

J'ai pu constater que, plus souvent qu'on ne le pense, la jeune femme tchékhovienne quitte le monde qui lui pèse. Elle traverse alors une frontière topographique, psychologique mais avant tout philosophique, un passage qui la mène du monde du mensonge et des illusions à celui de sa vérité. Elle passe de l'ignorance à la connaissance qui la mène à la transcendance. Ce faisant, elle quitte l'ombre pour la lumière. Elle est lumière.

Dès les débuts littéraires de Tchekhov, les personnages féminins dépassent ainsi le problème de l'émancipation sociale pour celle de l'esprit.

La femme devient alors un être emblème qui refuse tous les clichés chers à l'époque, elle s'émancipe de la tradition réaliste pour qui elle reste l'incarnation d'un idéal d'excellence et de pureté morale ainsi que de celle de Tolstoï vieillissant qui ne voit en elle que la tentatrice, la pécheresse, le mal en personne.

Elle suit une troisième voie. Le *je*, pronom personnel à la première personne devient par sa récurrence, le motif ornemental de la femme. Il est d'abord un signal puis il annonce un thème et par sa répétition, il devient un signe.

Ce *je* est la preuve qu'elle quitte son rôle d'objet pour devenir le sujet de sa vie - je dois préciser que mon analyse se fonde sur le texte russe qu'édulcore la traduction française, notamment en ce qui concerne le pronom personnel à la première personne qui n'est pas obligatoire dans la conjugaison russe et dont la présence répétée indique la prise de conscience du personnage face à sa vie.

Le personnage féminin de Tchekhov est alors porteur d'espérance. Dans les textes où la femme sort de la captivité, et trouve son chemin, on est ainsi frappé par son esprit d'entreprise, son audace, son obstination et la qualité de son intelligence qui vont à l'encontre de Z. Gippius et Mérejkovski pour qui les personnages de Tchekhov se résument à une existence sans essence. Les personnages féminins font mieux. Pour eux il ne s'agit plus de l'opposition *existence/essence*, mais de la sublimation de l'*essence* en l'*esse*, existence nouvelle et privilégiée, vie seconde, optimisme.

Ils ne sont pas créés alors « ex nihilo » comme le disait Shestov, mais « ex novo ».

J'espère vous avoir apporté un nouvel éclairage dans la lecture de la complexité simple du personnage féminin tchékhovien.

.

Je vous remercie.

Paris, le 6 décembre